Ami du Clergé du 15 mai 1947

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Instructions du Dimanche. — XXXIII. *1er Dimanche après la Pentecôte :* La Très Sainte Trinité, 193.
Causeries sur la Messe. — XVII. Prières de l'Offertoire *(suite)*, 194.
Petits prônes sur les commandements. — XI. Raisons du culte dû à la Sainte Vierge, 195.
Lectures sur Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus. — XI. Les « petites victimes de l'Amour miséricordieux », 196.
Brèves conférences sur l'Histoire de l'Eglise. — XII. Conversion de Saul, 199 ; — XIII. Saul après sa conversion, 200.

INSTRUCTIONS DU DIMANCHE

XXXIII

1er Dimanche après la Pentecôte

LA TRÈS SAINTE TRINITÉ

Mes frères,

Jamais, dans ses conceptions les plus audacieuses, l'esprit humain n'aurait pu s'élever à ces hauteurs où, d'un mot, N.-S. le conduit. Le paganisme s'était fait de la divinité une idée où le grotesque le disputait à l'inconvenant. Le judaïsme plus éclairé avait constamment besoin d'être rappelé à l'ordre de la pensée par des menaces et des châtiments. Il s'écartait si facilement des autels du vrai Dieu ! Il n'avait, du reste, de lui qu'une notion confuse. Et nous n'avons, tant s'en faut, aucune raison de croire que nous nous serions mieux conduits que lui. A peine si, laissés à nous-mêmes, comprenons-nous, quand nous pensons à Dieu, qu'il est la Vie.

Vie *immense*, qui nous enveloppe et où nous puisons la nôtre, car notre être fragile et passager ne peut être arraché au néant que par une activité infinie, qui puise au dedans d'elle-même toute sa force créatrice. Vie *éternelle*, qui n'a jamais subi aucune modification, le changement étant en soi une imperfection. Vie souverainement *une et sainte*, vie infiniment puissante, clairvoyante, noble, sublime. Multipliez les termes ; vous n'arriverez pas à épuiser les qualités de cette vie unique.

La raison s'arrête là. Il lui est impossible de pénétrer dans la vie de Dieu. Pourtant, nous aimerions tant savoir ! La Révélation apporte heureusement une lumière précieuse à ces données imprécises. Elle nous enseigne qu'en Dieu il y a trois personnes : « le Père, le Fils et l'Esprit. Ces trois personnes sont un seul et même Dieu : *et hi tres unum sunt.* » C'est au nom des trois Personnes que devra se donner le baptême.

Dans la mesure où notre esprit peut essayer d'approfondir ce mystère, étudions-le avec respect et voyons : 1° comment nous pouvons comprendre les trois Personnes ; — 2° comment nous devons nous comporter à l'égard de chacune d'elles.

I. — *Les trois Personnes*

Le premier des Trois, c'est le *Père*, premier, non par la date d'existence, ni par la puissance ni par la vertu, mais par les relations qu'il aura avec les autres.

Il est Père, cela veut dire que d'abord il aura un Fils, car il manquerait quelque chose à sa nature si elle ne possédait pas la fécondité. Cela veut dire aussi que cette première fécondité a eu comme conséquence dans le temps, conséquence non nécessaire et notablement inférieure, mais conséquence pleine d'amour : la Création.

Dieu nous apparaît seul à l'origine du monde ; mais son œuvre n'est pas encore achevée, que voici l'évocation d'autres semblables. Il ne dit pas : « je vais faire l'homme » mais « faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance ». — « Faisons ». C'est la famille éternelle qu'il appelle au travail du temps. Et quand l'homme malheureux a perdu par sa faute les privilèges que la Trinité lui avait conférés dans la création, il la prend à témoin dans une ironie sublime de la folie de son orgueil. « *Ecce Adam quasi unus ex nobis factus est.* Voici Adam devenu comme l'un de nous. » — Et un peu plus tard quand il s'agit de confondre l'audace insensée des constructeurs de la tour de Babel, il ajoute : « *Venite, ascendamus et confundamus linguam eorum.* Allons, confondons leur langage ». Ainsi, à travers la Bible, apparaît comme un reflet de cette pluralité des Personnes dans l'unité de l'œuvre.

L'Ancien Testament avait concentré en Yahweh, le Dieu vivant, tous les attributs divins, afin de proclamer cette divinité unique et parfaite à l'encontre des fausses divinités dont le culte régnait dans le monde païen. L'Eglise a gardé cette méthode. Et quand elle prononce le nom de Dieu tout simplement, c'est à Dieu le Père qu'elle s'adresse ; mais remarquez sa finale : toujours elle s'adresse à lui par N.-S., en l'unité du Saint-Esprit.

Le Fils, le Verbe de Dieu paraît plus abordable, non pas que sa divinité soit plus accessible ; mais il s'est fait homme. Nous l'avons vu passer, pur de toute atteinte du mal, possédant en lui-même dans sa double nature d'homme et de Dieu la sainteté parfaite et la plénitude de la Divinité. Il paraît en tout semblable à nous, mais il donne de nombreuses preuves de sa divinité, de sorte que nous ne sommes pas surpris de l'entendre nous dire : « Moi et mon Père nous ne sommes qu'un » tout disposés à nous jeter à ses pieds en nous écriant : « Mon Seigneur et mon Dieu ! ». — Avec cela réellement fils de l'homme, chair de notre chair, pleurant nos larmes, combattant nos combats, et se plaçant comme le représentant attitré de l'humanité, à l'heure de la lutte suprême dont le triomphe lui a valu de nous restaurer l'héritage perdu, en nous conférant le baptême au nom du Père, du Fils et de l'Esprit.

L'*Esprit-Saint* est l'amour vivant du Père et du Fils. Et comme cet amour est ardent et pur, il a une mission toute illuminatrice. Quand Jésus en parle, il l'appelle *Spiritus veritatis*. Il nous apporte en effet la lumière. Il nous donne la vie surnaturelle, qui nous assure des droits à l'éternité au sein de Dieu. Il nous distribue les grâces qui l'entretiennent et nous sanctifient. Dans les sacrements, celles-ci satisfont à tous les besoins de notre développement spirituel. Elles en établissent l'origine, la croissance, en réparant les défaillances en fournissant la nourriture céleste. Données gratuitement dans le cours ordinaire de la vie, elles nous communiquent un relief tout spirituel que le monde ne s'explique pas mais qu'il ne peut s'empêcher d'admirer dans les circonstances

exceptionnelles où elles élèvent les âmes au-dessus d'elles-mêmes pour en faire des martyrs, des apôtres, des vierges, des docteurs ou même de simples chrétiens, qui remplissent leurs devoirs de façon héroïque.

Dans l'Ancien Testament son action apparaît puissante. Plus de 150 fois au moins il est question de l'Esprit de Dieu. Pourtant ce n'est pas encore positivement son époque. L'Ancien Testament est l'heure des commencements, des principes, des ébauches. C'est l'heure du Père — du Dieu tout-puissant — dont la grandeur s'affirme. Néanmoins il est l'âme de l'Ancien Testament, comme il sera l'âme de l'Eglise. C'est lui qui inspire la fidélité des anges dans le ciel. C'est par lui, par son don de force, que saint Michel triomphe de Lucifer. Aux origines des choses, l'Ecriture nous le représente planant sur les eaux, de la même manière, disent certains Docteurs juifs, que la colombe couve son nid et le féconde. C'est par son souffle que sont animés Adam et Eve. Il inspire Noë dans la construction de l'arche et Béséléel dans celle du Tabernacle. Il parle par Moïse et les Prophètes. C'est lui qui soufflait sur le champ de mort qu'a vu Ezéchiel, symbole de ce monde antique semblable à ce champ dont la vie s'en est allée. C'est lui surtout, et ce fut sans doute son œuvre de choix, qui inspirait à la Ste Vierge les désirs fervents destinés à attirer sur la terre le Verbe Incarné.

Les voilà donc tous les trois. Comment peut se concilier la diversité des personnes dans l'unité de l'être, comment se détermine le mode de ces éternelles communications qui font que la vie divine circule sans fin et avec amour entre ces trois personnes divines, c'est là le mystère qui nous demande de nous incliner devant l'Incommensurable et l'Incompréhensible. Dieu nous réserve pour l'éternité la contemplation de ces merveilles.

II. — *Attitude que nous devons observer à leur égard*

1. Qu'une grande *fierté* d'abord anime nos esprits. Nous sommes de la famille de Dieu. Le baptême, au nom des trois personnes, nous y introduit. Quelle gloire ! Que sont, en comparaison de celle-là, toutes les générations terrestres. Relisez celles que l'Ecriture nous a gardées ; elles semblent nous indiquer la direction que doit prendre notre conscience. Après avoir énuméré une série plus ou moins longue de personnages remarquables, ancêtres du Christ, elle s'élève d'un bond et proclame : « *qui fuit Dei* ».

2. Qu'une grande *reconnaissance* s'ajoute immédiatement à cet orgueil bien légitime d'une race plus que royale ; pour nous, envisageant l'avenir, on peut déclarer : « *qui est et qui sera de Dieu.* » Notre appartenance à Dieu ne cesse jamais et elle sera le principe de notre éternelle béatitude.

3. Seulement qu'une *crainte normale* s'empare de nous à cette double constatation. Car, d'une part, « noblesse oblige », et c'est un fardeau terrible qu'une telle ascendance. Et puis surtout, pour mériter que la récompense vienne d'une telle parenté, il faut que nous gardions ses traits, que nous les reproduisions aux yeux du monde, que chacune de nos journées soit une identification plus complète à ses volontés.

* *

Enveloppons aussi tout cela d'une *atmosphère d'amour.* — A ce Père des cieux promettez les tendresses, la docilité, les empressements que vous donnez à vos pères d'ici-bas. — Au Verbe devenu notre frère donnez la gratitude qui convient et puisqu'il est à la fois transformateur et médiateur, laissez-vous pénétrer par sa parole qui a bouleversé le monde et apaisé son Père outragé. Profitons abondamment de sa Rédemption. — A l'Esprit illuminateur et sanctificateur demandons instamment, avec l'intention de les suivre, ses lumières et sa grâce. Une fois encore elles renouvelleront la face de la terre. Ainsi soit-il.

CAUSERIES SUR LA MESSE

XVII

PRIÈRES DE L'OFFERTOIRE *(suite)*

Mes frères,

Après l'offrande du calice, le célébrant, légèrement incliné, récite une prière empruntée au cantique des 3 compagnons du prophète Daniel jetés dans la fournaise. Prière très courte mais combien *suggestive !*

I. — *Prières après l'offrande du calice*

Les trois enfants, jetés dans la fournaise, étaient impuissants à offrir à Dieu les sacrifices légaux de la religion juive : les béliers, les taureaux, les agneaux bien gras. Alors, généreusement, ils s'offrirent eux-mêmes à la place des victimes qui leur manquaient. Nous, ce matin, nous pouvons offrir à Dieu nos dons matériels, le pain et le vin, matière du sacrifice, ou plus exactement ce billet de la quête qui paiera la matière du sacrifice. Mais, je vous l'ai déjà dit et je le répète parce que c'est extrêmement important, nos dons matériels pour avoir aux yeux de Dieu leur pleine valeur doivent être le symbole de notre propre offrande, et cette offrande de nous-mêmes ne sera agréée par Dieu que s'il trouve en nous une *humilité* véritable et un *repentir* sincère. Aussi bien, le prêtre, en son nom et au nom de tous les fidèles demande à Dieu de recevoir notre hommage *intérieur.*

A notre tour, comme jadis les jeunes Hébreux, plongés dans la fournaise de l'angoisse, de la peine, de l'affliction, comme eux aussi donnons-nous tout entiers à Dieu, unis à notre Christ sacrifié, comme une offrande agréable.

Ces saintes dispositions, qui peut les créer et les développer en nous, sinon l'Esprit-Saint ? Lui seul nous rendra capables de plaire à Dieu. Voilà pourquoi, élevant d'abord les mains comme s'il voulait faire descendre l'Esprit sanctificateur, puis faisant un signe de croix sur le pain et le vin offerts sur l'autel, le prêtre récite une quatrième prière : *Veni sanctificator omnipotens...* qui est une invocation, un appel au Saint-Esprit à bénir ce sacrifice *préparé* à la gloire de Dieu.

II. — *« Lavabo » et prière à la T. S. Trinité*

Et nous voici au *Lavabo.* A l'origine, c'était un acte purement *pratique.* Après avoir manipulé les pains et les fioles de vin apportés par les fidèles, le célébrant pouvait utilement se purifier les doigts. Actuellement, cette petite cérémonie n'a qu'un sens *symbolique.* Selon la remarque de S. Cyrille de Jérusalem, ce geste indique que notre cœur doit être pur de tout péché si nous voulons offrir dignement ce sacrifice. Ce sont, en effet, nos mains qui agissent. Vous le constatez : rien de commun avec le geste de Ponce-Pilate que certains pseudo-livres de messe veulent absolument retrouver ici sous prétexte

que la messe renouvelle la Passion du Christ.

Par conséquent, laver nos mains équivaut à purifier nos actions. Le psaume XXV a été choisi comme prière à cet endroit à cause du verset *Lavabo inter innocentes*... Mais belles pensées aussi dans les versets suivants. Mais ayons également soin de prononcer attentivement le dernier verset, car il met une promesse sur nos lèvres : « Mes pieds n'ont pas quitté le droit chemin ». Il y a des démarches et des déviations que ne peut pas se permettre le chrétien qui s'est uni au sacrifice de Jésus-Christ. — Une ligne délicieuse encore : « Seigneur, j'ai aimé la beauté de votre maison et le lieu où réside votre gloire ».

Le prêtre revient maintenant au milieu de l'autel et la tête inclinée récite la dernière prière de l'Offertoire. C'était autrefois une prière privée, laissée à la dévotion des fidèles, et qui fut insérée tardivement dans le texte officiel. Elle nous rappelle d'abord que le Sacrifice de la Messe est le mémorial vivant des principales phases de la vie du Christ, de sa Passion, de sa Résurrection, de son Ascension. Mais surtout elle nous rappelle que le Sacrifice de la Messe est aussi offert, non pas aux saints, mais en *l'honneur* des saints, c'est-à-dire qu'on peut les associer à l'offrande, rendre grâce à Dieu pour leur victoire due au sacrifice du Christ dont ils tirent leur honneur actuel. L'expression « ceux-ci » désigne les saints dont les reliques se trouvent dans l'autel. Cette vénération eucharistique des saints tourne donc à leur honneur et à notre salut, car ils prieront pour nous dans le ciel si nous les honorons sur terre.

III. — *Invitation à la prière*

Après avoir associé à son offrande l'Eglise triomphante, le célébrant se retourne vers l'Eglise militante. Il décrit même un cercle entier, comme pour être sûr d'être entendu de tous, sans exception. Ah ! c'est que l'importance du moment liturgique justifie cette insistante invitation. Il s'agit, en ce moment, m. f., de vos offrandes, de l'offrande de vous-mêmes. Il ne s'agit pas d'être là, insouciants. Soyez attentifs à son appel. Répondez à son invitation. Car il s'agit d'une *prière collective* dans laquelle, nous rappelle cette prière, nous avons à rendre gloire à Dieu, puis à exposer nos besoins et ceux de toute l'Eglise. Répondons à l'insistance du prêtre qui veut que ce sacrifice ne soit pas seulement le sien mais *le vôtre*, car nous sommes tous, dans la sainte Eglise, une grande et unique famille spirituelle dont le prêtre est le père. Et la sainte messe est le sacrifice et la fête de famille.

Voici, enfin, la *Secrète* : prière propre à chaque messe. Elle correspond à la Collecte et à la Postcommunion.

Pourquoi ce nom ? Non pas parce qu'on la récite à *voix basse* (autrefois on la disait à haute voix, immédiatement après l'*Oremus* du début de l'offertoire). Elle est appelée ainsi parce que c'est la prière « Super Secreta » sur les offrandes qui ont été séparées, mises à part (sens du mot latin) afin de servir au sacrifice, tandis que le superflu était gardé pour une autre destination : le culte, les besoins du clergé et des pauvres.

Toutes les secrètes font allusion aux oblations qui se trouvent sur l'autel, et demandent qu'elles servent à notre salut en devenant le Christ. Elles parlent souvent d'oblations « accumulées » : cela se comprend quand on évoque les tas de pains apportés autrefois par les fidèles.

Lisons toujours avec attention les textes de ces secrètes. Méditons-les pour en goûter tout le suc doctrinal. D'une façon ou d'une autre elles évoquent cet échange qui se produit à la messe entre Dieu et les hommes. Nous autres, nous présentons nos modestes dons terrestres et nos pauvres efforts humains : nous supplions Dieu de ne pas en dédaigner la petitesse mais de les sanctifier et de nous accorder en retour les dons spirituels attachés au sacrifice et à la *réception* du sacrement.

* *

La secrète met le point final au préambule du sacrifice. Le célébrant alors dit à haute voix ou entonne les derniers mots : *Per omnia sæcula*... L'assistance *se lève* et répond *Amen*. Comme dans la parabole, le serviteur annonce aux convives que le festin est prêt, mais l'*Amen* des fidèles prouve qu'aucun d'eux ne songe à déserter la table du Sauveur. Tout est préparé pour le repas pascal de la loi nouvelle. La grande prière eucharistique va commencer. *Sursum corda. Haut les cœurs !* Ainsi soit-il.

PETITS PRONES SUR LES COMMANDEMENTS

XI

1er commandement de Dieu

RAISONS DU CULTE DÛ A LA SAINTE VIERGE

Mes frères,

Après celui de Dieu le culte le plus élevé appartient à la bienheureuse Vierge Marie. Si élevé soit-il il n'est pas d'adoration due à Dieu seul. Ce n'est qu'un culte d'honneur, mais supérieur à celui des anges et des saints. Nous honorons Marie ; nous ne l'adorons pas. De quel droit honorons-nous la Sainte Vierge ? Nous l'honorons parce qu'elle est la Mère de Dieu ; parce que sur ce point la tradition chrétienne n'a pas varié.

I. — *La Mère de Dieu*

Nos premiers parents avaient péché. Dieu aurait pu les abandonner, eux et toute leur descendance, à leur triste sort. Décidant de les racheter, il choisit la manière la plus humaine, la plus généreuse, c.-à-d. la plus divine. Il envoie son Fils unique ; par ses souffrances il paiera le prix de notre rachat. Et ce Fils s'incarnait, conservant sa nature divine et prenant une nature semblable à la nôtre, avec toutes ses faiblesses, sauf le péché. Ces deux natures unies en une seule et même personne feront de lui l'Homme-Dieu. A cet Homme-Dieu il fallait une mère ; il choisit pour cette œuvre la Vierge Marie.

Rendons-nous par la pensée dans cette bourgade lointaine, Nazareth, et assistons à une scène intime, devenue l'événement le plus important de l'histoire de l'humanité. Une jeune fille est en prière. Soudain, elle a la sensation d'une présence auprès d'elle. Marie, car c'est elle, regarde : un esprit céleste, l'ange Gabriel, est devant elle dans une attitude de vénération. Et il parle : « Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre les femmes. » Tant d'éloges troublent l'humilité de la vierge. L'Ange la rassure et passe au message, objet de sa venue : « Voici que vous concevrez en votre sein et enfanterez un fils et vous lui donnerez le nom de Jésus... on l'appellera le Fils du Très-Haut. Le

Seigneur lui donnera le trône de David, son père... Il régnera éternellement sur la maison de Jacob, et son règne n'aura pas de fin... » Marie hésite ; mais assurée que sa virginité resterait intacte, elle accepte d'être la mère du fils de Dieu. « Voici la servante du Seigneur ; qu'il me soit fait selon votre parole. » Aussitôt, la vertu du Très-Haut la couvrit de son ombre. L'Incarnation, ce mystère d'amour et de miséricorde, était accompli. Marie devenait effectivement mère autant qu'il est possible de l'être ; elle donnait au fruit béni de ses entrailles tout ce que les mères donnent à leur fils : c'était de son sang très pur qu'était formé le corps du Sauveur. Et parce que ce corps sacré a été, dès le premier instant de son existence, personnellement uni à la divinité, Marie est véritablement Mère de Dieu... Elle porte dans ses bras le Fils de Dieu à qui elle dit aussi réellement que le Père céleste : « Vous êtes mon fils bien-aimé. » Nous honorons Marie à cause de sa dignité de Mère de Dieu ; sur ce point, en effet, la tradition chrétienne n'a pas varié.

II. — *La tradition chrétienne*

Devons-nous rejeter une tradition vénérable comme le culte rendu à Marie ? Une tradition que les chrétiens, depuis le premier *Ave* par lequel Gabriel salua Marie, ont maintenue par un hommage ininterrompu à la Mère de Dieu ? Non... Au cours des siècles, la chrétienté, en dépit des assauts qu'ont fait subir à sa foi les païens, les barbares, les hérétiques, les persécuteurs, a vénéré la Vierge Marie. Jetez un simple regard sur le monde... Les empereurs, les rois, les évêques, sur les ruines accumulées par les barbares, étendent le blanc vêtement d'églises et de chapelles dédiées à la Ste Vierge, changent souvent par son vocable les vocables des anciens temples échappés aux flots de l'invasion. Le calendrier s'enrichit de fêtes en l'honneur de Marie : la Nativité, l'Assomption, la Visitation, la Présentation qui rivalisent avec la solennité de Noël et de Pâques. Les théologiens, les mystiques, d'innombrables écrivains parlent d'elle avec tant de profondeur et d'élévation, tant de suavité et de poésie, que leurs écrits excitent chez leurs lecteurs la plus vive émotion. Les artistes reproduisent ses traits dans le bois et dans la pierre. Ils popularisent sa vie dans le soleil irradié des vitraux et des verrières. « L'expression de leur idéal suit l'évolution de l'âme populaire dans les manifestations de son culte... »

Le culte de la Vierge est comme la respiration des peuples. Elle préside à la vie domestique et à la vie sociale. Son image est partout, sur la porte des demeures riches comme des plus humbles logis, dans les donjons et les beffrois comme dans les ateliers et les boutiques. Volontiers, les entreprises privées ou nationales se placent sous sa protection bienfaisante. Même de nos jours, où le matérialisme et l'immoralité battent leur plein, le culte de Marie est pour les élites comme pour les masses la pensée dominante, une passion : témoin ces nombreux pèlerins qui fréquentent les basiliques magnifiques, ou les humbles chapelles perdues dans les vallons ou cachées dans les bois, jaillies du sol en l'honneur de la Mère de Dieu ; témoin ces multitudes se pressant au passage de Notre-Dame de Boulogne, témoin ces grandes marées populaires qui accourent de tous les pays à la Salette, à Fatima, à Lourdes pour dire à la Mère de Dieu leurs joies et leurs tristesses, leur espérance et leur amour.

* *

Hommage donc à la Ste Vierge. Elle n'est qu'une créature mais une créature revêtue d'une dignité éminente. Autour de vous, dans votre village, dans votre paroisse inspirez le respect envers la Mère de Dieu. Parents, inspirez dans l'âme de vos enfants cette vénération spéciale due à la Ste Vierge.

Nous gardons la mémoire des libérateurs des peuples, des héros morts pour les nobles causes, des savants ayant soulagé les maux de leurs frères. A plus forte raison devons-nous, en cette époque défigurée par la malice des hommes, célébrer celle qui a concouru au salut du monde : la Très Sainte Vierge Marie. Ainsi soit-il.

LECTURES SUR SAINTE THERESE DE L'ENFANT-JESUS

XI

LES « PETITES VICTIMES DE L'AMOUR MISÉRICORDIEUX »

Les âmes innombrables sur lesquelles sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus exerce son action et qu'elle entraîne à sa suite dans sa « petite voie », ne sont pas toutes destinées à la suivre jusqu'au bout et à atteindre après elle les plus hauts sommets de la perfection chrétienne. Beaucoup resteront à mi-côte et peut-être même en deçà, et cependant, c'est avec la plus vive reconnaissance que, pendant l'éternité, elles béniront la chère Sainte de leur avoir montré le chemin du salut et de leur avoir appris à aimer vraiment le bon Dieu. Car très grande déjà est cette première grâce.

Mais d'autres, plus éclairées et plus généreuses, fourniront à sa suite une plus longue étape ; et rien qu'à faire ce que nous avons dit au chapitre précédent, elles s'élèveront très haut dans le saint amour de Dieu. Car il est facile de se représenter jusqu'où peut mener une âme qui a pris place dans « l'ascenseur divin », la pratique fidèle des vertus de l'enfance : l'humilité, la confiance, l'abandon et l'amour.

Pour ce qui est, en particulier, de cette dernière vertu, le « faire plaisir à Jésus » continuel dont nous avons parlé, ne peut se pratiquer sans produire dans l'âme qui s'y livre, un perpétuel accroissement de charité. Car c'est une loi de la vie spirituelle que la mise en valeur de la charité que nous possédons déjà, si elle est assez fervente et assez généreuse, peut la doubler, et, en tous cas, l'accroître. Car cette « charité divine qui a été répandue dans nos cœurs par l'Esprit-Saint », est capable de grandir toujours plus, et elle grandit, en effet, sans cesse, si, au lieu de la laisser dormir au fond de nos cœurs, nous savons *la faire valoir* par un continuel exercice. Mais cette vie d'amour dans les bras de Jésus, ce souci continuel de cueillir, pour les lui offrir, au fur et à mesure qu'on les rencontre, les « fleurs de l'amour et du sacrifice », cette application soutenue à profiter des moindres occasions pour le réjouir, qu'est-ce donc, sinon une perpétuelle mise en œuvre et, par conséquent, un continuel accroissement de la charité divine dans un cœur ?

Aussi sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, consciente de ses incessants progrès dans la charité, pouvait-elle dire à la fin de sa vie : « *Votre amour, ô mon*

Dieu, m'a prévenue dès mon enfance ; il a grandi avec moi, et maintenant c'est un abîme dont je ne puis sonder la profondeur. » Et ainsi en sera-t-il de toutes les âmes qui, entrées dans sa petite voie, s'appliqueront à l'imiter, en utilisant « les petits moyens qui lui ont si bien réussi » et qui consistent principalement, ainsi qu'elle nous l'enseigne, « à jeter à Jésus les fleurs des petits sacrifices. »

Et cependant, nous l'avons dit en racontant sa vie, parvenue de la sorte à un si haut degré d'amour, elle n'était point encore satisfaite. Lorsqu'elle comparait son amour pour le bon Dieu à celui qu'elle en recevait, elle le jugeait si disproportionné qu'elle avait l'impression d'une goutte de rosée en face de l'océan.

D'un autre côté, considérant à quel point Jésus est « altéré de notre amour », et combien est petit le nombre de ceux qui, même parmi ses amis, répondent à ses désirs en se livrant sans réserve aux exigences de la divine charité, elle souffrait incroyablement de voir cet Amour « méconnu, rejeté », par ceux qui refusent de le recevoir.

Alors, sous une inspiration du ciel, mais aussi sous la poussée de son propre cœur, elle se sentit pressée de s'offrir en victime à cet Amour miséricordieux, « pour recevoir en elle les flots de tendresse infinie » qui, renfermés dans le Cœur du bon Dieu, cherchent, avec une ardeur incroyable, à en sortir pour se répandre sur le monde, mais que le monde, par indifférence ou par mépris, refuse de recevoir.

« *O mon Dieu,* pensait-elle, *votre amour méprisé va-t-il rester en votre Cœur ? Il me semble que si vous trouviez des âmes s'offrant comme victimes d'holocauste à votre Amour, vous les consumeriez rapidement, que vous seriez heureux de ne point comprimer les flammes de tendresse infinie qui sont renfermées en vous.*

« *Si votre justice aime à se décharger, elle qui ne s'étend que sur la terre, combien plus votre Amour miséricordieux désire-t-il embraser les âmes, puisque votre Miséricorde s'élève jusqu'aux cieux ! O Jésus, que ce soit moi cette heureuse victime, consumez votre petite hostie par le feu du divin Amour !* »

Nous avons déjà cité ce texte à l'occasion du martyre d'amour de notre sainte héroïne, mais en ne lui donnant alors qu'une portée personnelle. Et, de fait, on aurait pû croire que cet acte d'offrande, si beau, si grand, si nouveau dans l'Eglise, ne l'intéressait qu'elle seule, qu'il n'était qu'un moyen de sanctification exceptionnellement offert par la Bonté divine à cette âme privilégiée.

Il n'en est rien. L'offrande en victime à l'Amour miséricordieux du bon Dieu n'est pas pour sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus toute seule. Elément important de sa sanctification, il est devenu un élément non moins important de son message.

Ce message, nous l'avons dit et prouvé, est un message d'amour ; d'amour de Dieu et des hommes, et non pas d'un amour quelconque, comme si sainte Thérèse avait reçu mission de faire aimer seulement un peu plus le bon Dieu. Sa mission c'est de le faire aimer le plus possible par le plus grand nombre possible ; c'est de porter cet amour au plus haut point partout. Sans doute, ce « plus haut point » sera-t-il pour un grand nombre un bien faible amour, comparé à celui des saints. Mais chez beaucoup d'autres il atteindra à des proportions magnifiques. Et, parmi ces derniers, il en est qui parviendront, grâce à elle, aux plus hauts sommets de la divine charité. Ce sont ceux que Dieu a prédestinés à devenir, à son école et à son exemple, ce qu'elle appelle d'un nom si heureux : *les petites victimes de l'Amour miséricordieux.* A ceux-là s'adresse la partie du message qui concerne l'*offrande.*

* *

Cette offrande, qu'on le remarque bien, ne fut pas, dans la vie de sainte Thérèse, un événement quelconque. Elle a sa place au centre même de sa vie spirituelle, et là, elle joue le rôle de moteur principal. Une fois cet Acte d'Offrande accompli, l'idée de victime d'holocauste qu'elle est devenue, absorbe son esprit et son cœur. Désormais elle ne vivra plus que de cette pensée et pour cette pensée, et tout-à-l'heure elle nous décrira les merveilleux effets de sa donation totale à l'Amour.

De même, dans son message, la place occupée par ce qu'on peut appeler *la doctrine de l'Offrande,* n'est pas à l'arrière-plan comme s'il s'agissait d'une chose accessoire et de minime importance. Elle apparaît au contraire comme le point culminant de sa spiritualité et le but de sa mission d'amour. Il est manifeste, en effet, pour qui y réfléchit, que ce que sainte Thérèse désire par-dessus tout, c'est de donner au bon Dieu un très grand nombre de ces petites victimes de son Amour miséricordieux.

Nous savons en effet que, de son vivant, elle pressait fortement celles de ses sœurs sur lesquelles elle avait de l'influence, de s'offrir ainsi en victimes à l'Amour miséricordieux du bon Dieu. Et les derniers mots sur lesquels s'achève l'*Histoire d'une Ame* et que l'on peut regarder tout à la fois comme son testament et comme le *sitio* de son cœur expirant, ne laissent pas de doutes à cet égard. Qu'on en juge plutôt :

« *O Jésus ! que ne puis-je dire à toutes les petites âmes ta condescendance ineffable ! je sens que si, par impossible tu en trouvais une plus faible que la mienne, tu te plairais à la combler de faveurs plus grandes encore, pourvu qu'elle s'abandonnât avec une entière confiance à ta miséricorde infinie !*

« *Mais pourquoi ces désirs de communiquer tes secrets d'amour, ô mon Bien-Aimé ? N'est-ce pas toi qui me les as révélés et ne peux-tu pas les révéler à d'autres ? Oui, je le sais et je te conjure de le faire ; je te supplie d'abaisser ton regard divin sur un grand nombre de petites âmes, je te supplie de te choisir en ce monde une légion de* PETITES VICTIMES, DIGNES DE TON AMOUR ! »

De tels accents portent en eux-mêmes la preuve de leur sincérité, et témoignent de l'ardeur des désirs qui les ont inspirés. La chose n'est donc pas douteuse. Il entre dans la mission de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus d'obtenir par ses prières et de susciter par son influence une légion de petites *victimes de l'Amour miséricordieux,* c'est-à-dire d'âmes entièrement données à l'Amour, vouées et sacrifiées à l'Amour, consumées par l'Amour et qui s'offrent à lui comme une proie s'offre à l'aigle, comme le bois s'offre à la flamme pour en être dévorés.

Jamais on ne donnera trop d'importance à ce point spécial, trop souvent laissé dans l'ombre, de la grande mission thérésienne.

* *

Sainte Thérèse, dans la formule qu'elle avait rédigée pour elle-même et qu'elle prononçait le 9 juin 1895, en la fête de la Très Sainte Trinité, a indiqué

très clairement en quoi consiste cette offrande. Elle s'adresse à Dieu, Trinité Bienheureuse, et elle dit :

« *Afin de vivre dans un acte de parfait amour, je m'offre comme* VICTIME D'HOLOCAUSTE A VOTRE AMOUR MISÉRICORDIEUX, *vous suppliant de me consumer sans cesse, laissant déborder en mon âme les flots de tendresse infinie qui sont renfermés en vous, et qu'ainsi je devienne martyre de votre Amour, ô mon Dieu ! Que ce martyre, après m'avoir préparée à paraître devant vous me fasse enfin mourir, et que mon âme s'élance sans retard dans l'éternel embrassement de votre miséricordieux Amour !*

« *Je veux, ô mon Bien-Aimé, à chaque battement de mon cœur, vous renouveler cette offrande un nombre infini de fois, jusqu'à ce que, les ombres s'étant évanouies, je puisse vous redire mon amour dans un face à face éternel.* »

Tout l'essentiel de cette offrande est contenu dans la première de ces trois phrases. C'est tout à la fois extrêmement simple, et extrêmement grand ; disons que c'est simplement sublime. Une *petite âme* se tourne vers Dieu, et ouvrant son cœur tout grand, elle le lui offre pour qu'il y déverse, si l'on peut dire, le trop plein du sien. Ce trop plein ce sont les flots de tendresse infinie qui, renfermés en lui, sont impatients de se répandre sur le monde. Depuis des siècles, ils s'offrent aux hommes, et, depuis des siècles, les hommes les refusent. Car, à part quelques-uns plus généreux qui, de-ci de-là, consentent « à soulager le bon Dieu, en acceptant la délicieuse fournaise de son amour infini », les autres n'en ont cure. Et Dieu qui a tout fait pour se gagner leurs cœurs, ne peut pas ne pas être blessé par le mépris qu'ils font de ses divines avances.

Que vienne donc alors une sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus ou l'un de ses disciples ! Qu'ils s'offrent d'un cœur sincère à recevoir en eux cet amour méconnu, méprisé, outragé ! Qu'ils s'offrent à aimer à la place de ceux qui n'aiment pas, et non plus seulement avec leur pauvre faible cœur humain, mais avec le propre cœur de Dieu ! Cela, qui naguère eût paru une folie, est devenu maintenant une réalité. L'acte d'offrande est là, et qui le fait dans la sincérité de son âme, avec un vrai désir d'être exaucé, le sera en effet. A proportion de son désir, il sera rempli, inondé d'amour. Car, assure sainte Thérèse, « le seul désir d'être victime suffit. »

Le désir d'être victime !... Plus d'un sans doute en entendant ce mot ne manquera pas de le trouver trop dur et surtout trop chargé de risques inconnus, d'autant plus que sainte Thérèse, complétant sa pensée, parle, bientôt après, de martyre : « *Et qu'ainsi, je devienne martyre de votre amour !* » Et ce mot, qui a pour beaucoup comme des résonances sinistres, voici qu'elle le répète à la ligne suivante : « *Que ce martyre, après m'avoir préparée à paraître devant vous, me fasse enfin mourir !...* »

Assurément ce n'est pas aux lâches que sainte Thérèse propose son acte d'offrande. Mais ce n'est pas non plus à ceux qui auraient tendance à s'enorgueillir de leur courage. C'est aux « petites âmes » telles que nous les avons dépeintes, à celles qui se reconnaissent sans force et sans vertu. Comment donc concilier des choses si disparates : la faiblesse et l'offrande à ce martyre d'amour ? La réponse est facile, et sainte Thérèse l'a donnée plus d'une fois à celles de ses sœurs qui hésitaient à la suivre.

« De quoi avez-vous peur ? leur disait-elle. S'il s'agissait de vous offrir en victime à la justice divine je comprendrais que vous hésitiez. Mais qu'avez-vous à craindre en vous offrant à l'Amour miséricordieux ?... Vous trouvez que vous n'aimez pas assez le bon Dieu ?... Mais qui donc a plus besoin d'être inondé d'amour que celui qui en manque ?... Vous vous sentez trop imparfaite, trop faible et trop misérable ?... Mais qu'avez-vous à redouter en vous offrant comme une proie à la Miséricorde ?... La Miséricorde n'est-elle pas faite pour se pencher sur la misère et pour y compatir ? Vous avez peur de l'inconnu auquel vous croyez vous exposer en faisant cet acte d'offrande ?... Mais à côté de cet inconnu très problématique, il y a « ces flots de tendresse » que vous vous offrez à recevoir, et qui, eux sont un profit bien certain et immédiat.

« Peut-être, est-ce mot de *martyre* qui vous épouvante. Vous craignez, en vous offrant, d'attirer à vous des souffrances nouvelles ou extraordinaires que, sans cela, vous n'auriez jamais connues. Rassurez-vous : s'offrir en victime à l'Amour miséricordieux, ce n'est pas s'offrir directement à souffrir, mais seulement à aimer davantage. Sans doute n'est-il pas impossible que vous ayez d'avantage à souffrir. Mais ce n'est pas certain. Ce qui l'est, c'est que, aimant davantage, vous aurez plus de force d'âme pour supporter ces souffrances si jamais elles vous arrivent. »

Et c'est ainsi, sinon par ces paroles mêmes, du moins par de tels arguments, que sainte Thérèse calmait les craintes vaines de ses novices et de ses Sœurs.

Elle insistait surtout pour leur faire comprendre que leurs imperfections n'étaient point un obstacle à cette offrande, ni non plus leur peu de vertu, ni leurs impuissances dans l'oraison, ni l'aridité et la sécheresse, ni les tentations dont elles pouvaient être assaillies. Au contraire, d'après elle, toutes ces déficiences, loin d'être un obstacle devaient plutôt leur inspirer confiance. C'est ce qu'avec une netteté admirable et une assurance toute céleste, elle expliquait à sœur Marie du Sacré-Cœur à la date du 15 septembre 1896, dans une lettre qui constitue pour ses disciples un inappréciable trésor. La sœur aînée ayant fait allusion à ces ardents désirs du martyre dont lui parlait parfois son ardente filleule, en concluait que c'était chez celle-ci la preuve de son grand amour pour Dieu et que, ne les ressentant point elle-même, jamais elle ne pourrait parvenir à un aussi haut degré d'amour. A quoi sœur Thérèse répondait :

« Mes désirs du martyre ne sont rien ; je ne leur dois pas la confiance illimitée que je sens dans mon cœur... Je sens bien que ce n'est pas cela du tout qui plaît au bon Dieu dans ma petite âme. *Ce qui lui plaît, c'est de voir aimer ma petitesse et ma pauvreté, c'est l'espérance aveugle que j'ai en sa Miséricorde.* Voilà mon seul trésor ; pourquoi ce trésor ne serait-il pas le vôtre ?...

« O ma sœur chérie, je vous en prie, comprenez-moi ! *comprenez que pour aimer Jésus, être sa victime d'amour,* PLUS ON EST FAIBLE ET MISÉRABLE ET PLUS ON EST PROPRE AUX OPÉRATIONS *de cet amour consumant et transformant... Le seul désir d'être victime suffit, mais il faut consentir à rester toujours pauvre et sans force, et voilà le difficile... Ah ! restons donc bien loin de tout ce qui brille, aimons notre petitesse, aimons à ne rien sentir ; alors nous serons pauvres d'esprit, et Jésus viendra*

nous chercher, si loin que nous soyons ; il nous transformera en flammes d'amour !... Oh ! que je voudrais pouvoir vous faire comprendre ce que je sens ! C'EST LA CONFIANCE ET RIEN QUE LA CONFIANCE QUI DOIT NOUS CONDUIRE A L'AMOUR ! »

Ces lignes si claires et si encourageantes, sont à rapprocher de celles déjà citées et qui terminent l'*Histoire d'une Ame* : « *O Jésus, que ne puis-je dire à toutes les petites âmes ta condescendance ineffable ! Je sens que si, par impossible, tu en trouvais une plus faible que la mienne tu te plairais à la combler de faveurs plus grandes encore pourvu qu'elle s'abandonnât avec une entière confiance à ta miséricorde infinie !* »

Par où l'on voit que l'offrande en victime à l'Amour miséricordieux, loin de se situer en marge de la « petite voie », forme son prolongement normal, puisqu'elle est le simple aboutissement de toutes les vertus de l'Enfance spirituelle : l'humilité, la confiance, l'abandon et l'amour dont elle consacre le commun triomphe en leur permettant d'atteindre à leur suprême perfection.

* *

Comment douter dès lors des effets merveilleux de cet acte d'offrande ?

Son résultat essentiel, le plus important et le plus désirable, c'est de faire vivre l'âme qui l'a fait dans l'exercice continuel de la charité. Tel est du moins le principal but que notre sainte s'est proposé en le faisant, ainsi qu'elle le dit expressément : « *Afin de vivre dans un acte de parfait amour* », ce qui est incomparablement plus beau, plus utile et plus grand que de ne faire que de temps en temps des actes d'un trop imparfait amour.

Sainte Thérèse en effet, estimait que, lorsque l'amour s'est emparé à ce point d'une âme, il devient maître de toutes ses facultés et anime toutes ses œuvres. Partant, toutes ses actions, même les plus indifférentes, sont marquées du sceau divin de l'amour et deviennent autant d'actes d'amour.

Ce n'est pas tout. Le divin Amour ne peut supporter la présence, ni même la trace du péché dans l'âme qui lui est entièrement livrée. Sans doute l'acte d'offrande à l'Amour miséricordieux ne rend pas impeccable, il n'empêche pas toutes les chutes. Une petite victime peut encore commettre des infidélités. Mais l'amour qui la pénètre et l'environne « *la renouvelle pour ainsi dire à chaque instant et ne cesse de la consumer en détruisant en elle tout ce qui pourrait déplaire à Jésus.* »

On peut supposer, après cela, ce que sera la mort d'une victime de l'Amour miséricordieux qui aura été, jusqu'au bout, fidèle à son offrande. Ce ne pourra être que *la mort d'amour* tant désirée par notre sainte. Quant au jugement qui doit suivre, celle-ci pensait, dans sa grande confiance, que ce serait comme s'il n'y en avait pas, « *tant le bon Dieu aura hâte de récompenser par des délices éternelles son propre amour qu'il verra encore brûler dans cette âme.* »

Parler ainsi n'est-ce pas dire le plaisir que Dieu prend, dès maintenant, et qu'il prendra éternellement dans ces petites victimes de son Amour miséricordieux ? Cette pensée, plus encore que l'espoir des immenses profits spirituels que chacun retirera de son offrande, charmait le cœur de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. Aussi bien, est-ce ce désir de voir le bon Dieu aimé avec tout l'amour possible, qui la portait à demander qu'une foule d'âmes, répondant à son appel, procurât au Seigneur une véritable légion de victimes *dignes de son Amour*.

Cette simple considération permet d'apprécier l'importance réelle que l'offrande en victime à l'Amour miséricordieux occupe dans la grande mission d'amour de notre sainte. Elle en est, peut-on dire, le but suprême et l'apogée, et sans doute celle-ci n'a-t-elle rien de plus à cœur que de la voir se répandre toujours davantage.

Il importe que tous ceux qui ont à guider les âmes le sachent, pour que connaissant à fond l'ampleur et la grandeur du Message thérésien, ils comprennent que l'Esprit qui souffle où il veut, souffle à présent dans le sens de cette offrande. Plus que jamais il faut que Dieu soit aimé, parce que, plus que jamais, Dieu est haï. Les petites victimes de son Amour miséricordieux sont destinées dans la pensée divine à contrebalancer cette haine et ce mépris quasi universels. Aussi convient-il que pas une seule de celles qui le désirent sincèrement soit écartée de cette voie, mais qu'au contraire, toutes celles, et elles sont nombreuses, que Dieu y appelle, trouvent toujours à leur côté la direction éclairée et les encouragements nécessaires pour les orienter dans le sens que désire et attend, j'allais dire qu'implore l'Amour miséricordieux du Bon Dieu.

BREVES CONFERENCES SUR L'HISTOIRE DE L'EGLISE

XII

CONVERSION DE SAUL

C'est ici l'un des événements les plus importants de l'Eglise, soit en lui-même parce que le « doigt de Dieu est là » visiblement, soit à cause de ses conséquences pour la diffusion du christianisme.

Déjà, nous avons constaté la haine de Saul dans deux circonstances :

1° lorsque S. Etienne fut lapidé (VII, 57 et 59) ;
2° lorsqu'il dévastait l'Eglise, entrant dans les maisons et traînant des hommes et des femmes qu'il faisait mettre en prison (VIII, v. 3).

Et voici que maintenant sa haine devient de plus en plus satanique. Il va quitter Jérusalem pour assouvir sa rage jusqu'à Damas. Voyez les expressions énergiques (IX, 1, 2) : « Ne respirant encore que menaces et carnage contre les disciples du Seigneur. »

* *

Lorsque la communauté chrétienne de Jérusalem fut dispersée, mais non détruite, Saul estima qu'une secte aussi fanatique qui pouvait susciter des martyrs, tels que le diacre Etienne, constituait un péril permanent pour le judaïsme. Il alla donc trouver le grand-prêtre et le supplia de lui donner pour les synagogues de Damas des « lettres », c'est-à-dire une sorte de blanc-seing ou plein pouvoir qui l'autorisait à y arrêter les chrétiens, les juifs convertis, considérés comme apostats et à les amener enchaînés à Jérusalem devant le Sanhédrin.

Or, Saul était en chemin avec plusieurs compagnons et comme il approchait de Damas, il fut soudain aveuglé par une lumière qui venait du ciel. Tombant à terre, comme foudroyé par l'apparition céleste, il entendit une voix qui lui disait : « *Saule, Saule, quid me persequeris.* Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ? » Il est certain que Saul a vu Jésus.